

SVETLANA ALEXIEVITCH

La Fin de l'homme rouge

OU LE TEMPS DU DÉSENCHANTEMENT

Traduit du russe par Sophie Benech



**PRIX NOBEL
DE LITTÉRATURE 2015**

PRIX MÉDICIS ESSAI 2013

ACTES SUD

“LETTRES RUSSES”

série dirigée par Michel Parfenov

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Armée d'un magnétophone et d'un stylo, Svetlana Alexievitch, avec une acuité, une attention et une fidélité uniques, s'acharne à garder vivante la mémoire de cette tragédie qu'a été l'URSS, à raconter la petite histoire d'une grande utopie. “Le communisme avait un projet insensé : transformer l'homme « ancien », le vieil Adam. Et cela a marché... En soixante-dix ans et quelques, on a créé dans le laboratoire du marxisme-léninisme un type d'homme particulier, l'*Homo sovieticus*.” C'est lui qu'elle a étudié depuis son premier livre, publié en 1985, cet homme rouge condamné à disparaître avec l'implosion de l'Union soviétique qui ne fut suivie d'aucun procès de Nuremberg malgré les millions de morts du régime.

Dans ce magnifique requiem, l'auteur de *La Supplication* réinvente une forme littéraire polyphonique singulière, qui fait résonner les voix de centaines de témoins brisés. Des humiliés et des offensés, des gens bien, d'autres moins bien, des mères déportées avec leurs enfants, des staliniens impénitents malgré le Goulag, des enthousiastes de la perestroïka ahuris devant le capitalisme triomphant et, aujourd'hui, des citoyens résistant à l'instauration de nouvelles dictatures...

Sa méthode : “Je pose des questions non sur le socialisme, mais sur l'amour, la jalousie, l'enfance, la vieillesse. Sur la musique, les danses, les coupes de cheveux. Sur les milliers de détails d'une vie qui a disparu. C'est la seule façon d'insérer la catastrophe dans un cadre familial et d'essayer de raconter quelque chose. De deviner quelque chose... L'histoire ne s'intéresse qu'aux faits, les émotions, elles, restent toujours en marge. Ce n'est pas l'usage de les laisser entrer dans l'histoire. Moi, je regarde le monde avec les yeux d'une littéraire et non d'une historienne.”

À la fin subsiste cette interrogation lancinante : pourquoi un tel malheur ? Le malheur russe ? Impossible de se départir de cette impression que ce pays a été “l'enfer d'une autre planète”.

SVETLANA ALEXIEVITCH

Svetlana Alexievitch est née en 1948 en Ukraine. Elle a fait des études de journalisme en Biélorussie, où ses parents étaient instituteurs. Sa première publication, La guerre n'a pas un visage de femme, en 1985, sur la Seconde Guerre mondiale, dénoncée comme "antipatriotique, naturaliste, dégradante" mais soutenue par Gorbatchev est un best-seller. Chaque nouveau livre est un événement et un scandale : Les Cercueils de zinc, en 1989, sur la guerre d'Afghanistan, qui la fait connaître en France et sera adapté pour le théâtre par Didier-Georges Gabily ; Ensorcelés par la mort, en 1993, sur les suicides qui ont suivi la chute de l'URSS ; et La Supplication, en 1997, sur Tchernobyl. Elle vit de nouveau à Minsk, après un long séjour à Berlin.

DU MÊME AUTEUR

LES CERCUEILS DE ZINC, Christian Bourgois, 1991.

ENSORCELÉS PAR LA MORT, Plon, 1995.

LA SUPPLICATION. TCHERNOBYL, CHRONIQUE DU MONDE APRÈS L'APOCALYPSE,

Lattès, 1998 ; J'ai lu, 2004.

LA GUERRE N'A PAS UN VISAGE DE FEMME, Presses de la Renaissance, 2004 ;

J'ai lu, 2005.

DERNIERS TÉMOINS, Presses de la Renaissance, 2005.

Photographie de couverture : © Andrei Liankevich

Titre original :

Vremia second hand (konets krasnovo tcheloveka)

Édition russe :

Vremia, Moscou

© Svetlana Alexievitch, 2013

© ACTES SUD, 2013

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02533-5

Svetlana Alexievitch

LA FIN DE
L'HOMME ROUGE

OU

LE TEMPS DU DÉSENCHANTEMENT

Traduit du russe par Sophie Bénéch

ACTES SUD

*La vérité, c'est que la victime comme le bourreau
étaient ignobles ; que la leçon des camps, c'est la
fraternité de l'abjection.*

DAVID ROUSSET,
Les Jours de notre mort.

*En tout cas, nous ne devons pas oublier que ceux
qui sont responsables du triomphe du mal dans
le monde, ce ne sont pas ses exécutants aveugles,
mais les esprits clairvoyants qui servent le bien.*

FRIEDRICH STEPPUHN,
Ce qui fut et ce qui aurait pu être.

SOMMAIRE

Repères chronologiques 11

Remarques d'une complice..... 17

I. LA CONSOLATION PAR L'APOCALYPSE

Tiré des bruits de la rue et des conversations de cuisine (1991-2001)..... 29

DIX HISTOIRES DANS UN INTÉRIEUR ROUGE

Où il est question de la beauté des dictatures et du mystère des papillons pris dans le ciment..... 55

Où il est question des frères et des sœurs, des bourreaux et des victimes, et de l'électorat 97

Où il est question de murmures et de cris... et de l'enthousiasme 111

Où il est question d'un maréchal rouge solitaire et de trois journées d'une révolution oubliée 130

Où il est question de l'aumône des souvenirs et du désir éperdu de trouver un sens 170

Où il est question d'une autre Bible et d'autres croyants..... 197

Où il est question de la cruauté des flammes et du salut qu'on trouve dans les nuages..... 222

Où il est question des délices de la souffrance et du tour de force mental dont les Russes sont capables 249

Où il est question d'un temps où tous ceux qui tuent croient servir Dieu..... 279

Où il est question d'un fanion rouge et d'une hache qui attend son heure 293

II. LA FASCINATION DU VIDE

Tiré des bruits de la rue et des conversations de cuisine (2002-2012)..... 335

DIX HISTOIRES AU MILIEU DE NULLE PART

Où il est question de Roméo et Juliette... seulement ils s'appelaient Margarita et Abulfaz	355
Où il est question de gens qui ont changé d'un seul coup "après le communisme".....	372
Où il est question d'une solitude qui ressemble beaucoup au bonheur	391
Où il est question de l'envie de les tuer tous, puis de l'horreur d'avoir eu cette envie	407
Où il est question d'une vieille femme avec une faux et d'une belle jeune fille	425
Où il est question d'un malheur étranger que Dieu a déposé sur le pas de notre porte	451
Où il est question de cette garce de vie... et de cent grammes de poussière dans une urne blanche	467
Où il est question de morts que rien ne dégoûte et du silence de la poussière	479
Où il est question des ténèbres du mal et d'une autre vie que l'on peut construire à partir de celle-ci	502
Où il est question du courage et de ce qui vient après.....	524
Commentaires d'une femme ordinaire.....	541

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

5 mars 1953 : mort de Staline.

Février 1956 : rapport de Khrouchtchev au XX^e congrès du Parti, dénonçant le culte de Staline ainsi que certains excès de sa politique. Ce rapport, resté secret, circule sous le manteau et ne sera publié en URSS qu'à la fin des années 1980. Il marque le début de la déstalinisation et du dégel, une période de relative libéralisation. Les prisonniers politiques sont progressivement libérés et réhabilités.

Été 1957 : l'organisation à Moscou du 6^e Festival international de la jeunesse semble annoncer une ouverture du pays vers l'étranger.

Novembre 1957 : parution en russe et en italien aux éditions Feltrinelli à Milan du *Docteur Jivago* de Boris Pasternak, qui est contraint par les autorités de refuser le prix Nobel.

Décembre 1962 : parution dans la revue *Novy Mir* d'*Une journée d'Ivan Denissovitch*, de Soljénitsyne. Pour la première fois, la thématique des camps de travail soviétiques est abordée ouvertement. Cette année marque néanmoins la fin du dégel.

1964 : Khrouchtchev est écarté du pouvoir et remplacé par Léonid Brejnev.

1966 : le procès des écrivains Siniavski et Daniel, qui ont publié des livres en Occident, marque un durcissement de la politique intérieure et de la lutte contre la dissidence.

1973-1974 : parution en Occident de *L'Archipel du Goulag*, d'abord en russe, puis en d'autres langues. Soljénitsyne est expulsé d'URSS en février 1974.

1975 : signature par trente-cinq États, dont l'URSS et les USA, des accords d'Helsinki qui doivent améliorer les relations entre le bloc communiste et l'Occident. La mention du respect des droits de l'homme et des libertés fondamentales aidera le combat des dissidents.

1979 : invasion de l'Afghanistan par les troupes soviétiques.

Novembre 1982 : mort de Léonid Brejnev, secrétaire général du Parti communiste de 1964 à 1982, président du présidium du Soviet suprême de 1960 à 1964 et de 1977 à 1982. Iouri Andropov, président du KGB, lui succède en tant que secrétaire général du Parti, puis devient président du présidium du Soviet suprême en juin 1983.

Février 1984 : mort de Iouri Andropov. Il est remplacé par Constantin Tchernenko.

Mars 1985 : mort de Tchernenko. Mikhaïl Gorbatchev devient secrétaire général du Parti et prend des mesures pour réformer le pays : c'est le début de la perestroïka. Parution du *Docteur Jivago* en URSS.

Principales mesures de Gorbatchev de 1985 à 1991 :

- restitution de la terre aux paysans qui peuvent désormais prendre des baux et monter des exploitations individuelles, autorisation de créer des petites entreprises et des coopératives ;

- instauration progressive d'un pluralisme politique et de la liberté d'expression, libération de prisonniers politiques, publication de textes jusque-là interdits ;

- retrait des troupes soviétiques d'Afghanistan en mai 1988 ;

- création d'une nouvelle Assemblée législative, le Congrès des députés du peuple, en mars 1989. Ce Congrès élit Gorbatchev président de l'URSS pour cinq ans en mars 1990 ;

- réformes de la Constitution (mais maintien du rôle dirigeant du Parti communiste) en mars 1990 ;

- accords START I avec les États-Unis en 1991.

Février 1986 : Eltsine, déjà secrétaire du Comité central du PCUS, est nommé membre suppléant du Bureau politique à la demande de Gorbatchev. Il sera “libéré” de ce poste en 1988.

26 avril 1986 : catastrophe nucléaire de Tchernobyl.

Décembre 1986 : Andreï Sakharov, assigné à résidence à Gorki depuis 1980, est autorisé à revenir à Moscou.

Mars 1989 : Eltsine est élu député.

Novembre 1989 : chute du mur de Berlin. Réunification de l'Allemagne.

Décembre 1989 : Gorbatchev et Bush annoncent la fin de la guerre froide à Malte.

Juin 1990 : proclamation de la souveraineté de la Russie au Congrès des députés de la république socialiste fédérative soviétique de Russie.

Mai 1991 : élection de Boris Eltsine à la présidence de la RSFSR.

Août 1991 : alors que Gorbatchev est en vacances en Crimée, tentative de putsch dirigée par Guennadi Ianaïev. Eltsine consolide son pouvoir. Gorbatchev quitte la direction du Parti communiste, dont les activités sont suspendues par un décret d'Eltsine lors d'une séance du Soviet suprême.

Novembre-décembre 1991 : Eltsine cumule les fonctions de président et de Premier ministre. Dissolution du Parti communiste. Accords de Minsk, puis d'Alma-Ata, instituant la création de la CEI (Communauté des États indépendants constituée de onze des anciennes républiques soviétiques). Démission de Gorbatchev. Dissolution de l'URSS le 26 décembre.

Création des États indépendants d'Arménie, de Géorgie et d'Azerbaïdjan, aussitôt déchirés par des conflits : l'Arménie et l'Azerbaïdjan se disputent le Haut-Karabakh, tandis que l'Abkhazie, l'Ossétie du Sud et l'Adjarie veulent se séparer de la Géorgie.

Prise du pouvoir de Doudaïev en Tchétchénie en septembre 1991 et déclaration d'indépendance.

Janvier 1992 : la libération des prix entraîne une inflation de 200 % puis de 2 600 %.

Décembre 1993 : nouvelle Constitution augmentant les pouvoirs du président.

Février 1988-mai 1994 : conflits dans le Haut-Karabakh, enclave peuplée d'Arméniens en Azerbaïdjan, les Arméniens réclamant leur rattachement à l'Arménie. Azéris et Arméniens s'affrontent. En février 1988 a lieu dans la ville de Soumgaït un pogrom contre les Arméniens qui déclenche des vagues de violence. Les Arméniens d'Azerbaïdjan se réfugient en Arménie, les Azéris d'Arménie en Azerbaïdjan. En janvier 1989, Moscou prend le contrôle de la région. À la suite d'un nouveau pogrom d'Arméniens à Bakou, Gorbatchev décrète l'état d'urgence.

1994-1995 : première guerre de Tchétchénie.

1998 : les difficultés économiques, qui, tout au long des années 1990, ont fait baisser le niveau de vie de la population de façon dramatique, à tel point qu'un système de tickets de rationnement a dû être instauré, débouchent sur une crise financière entraînant une dévaluation brutale du rouble.

1999-2000 : deuxième guerre de Tchétchénie. Démission d'Eltsine. Poutine, chef du gouvernement de Russie, devient président de la fédération de Russie pour deux mandats et nomme Medvedev chef du gouvernement.

Octobre 2006 : assassinat de la journaliste Anna Politkovskaïa, militante des droits de l'homme, qui couvrait le conflit en Tchétchénie.

2008 : guerre entre la Géorgie (soutenue par les Russes et l'Abkhazie) et l'Ossétie du Sud. Reconnaissance de l'Abkhazie et de l'Ossétie du Sud. Medvedev devient président de la Fédération et nomme Poutine chef du gouvernement.

Décembre 2010 : les élections présidentielles en Biélorussie, qui renouvellent le mandat présidentiel d'Alexandre Loukachenko, donnent lieu à une manifestation brutalement réprimée.

2011 : premières contestations du pouvoir de Poutine lors des élections législatives entachées de fraudes massives.

2012 : manifestations gigantesques contre Poutine et le "parti des voleurs et des escrocs". Poutine est réélu président de la république de Russie et nomme Medvedev à la tête du gouvernement. L'appareil d'État est mobilisé pour faire la chasse aux contestataires, museler les opposants, intimider la société civile.

REMARQUES D'UNE COMPLICE

Nous sommes en train de faire nos adieux à l'époque soviétique. À cette vie qui a été la nôtre. Je m'efforce d'écouter honnêtement tous ceux qui ont participé au drame socialiste...

Le communisme avait un projet insensé : transformer l'homme "ancien", le vieil Adam. Et cela a marché... C'est peut-être la seule chose qui ait marché. En soixante-dix ans et quelques, on a créé dans le laboratoire du marxisme-léninisme un type d'homme particulier, l'*Homo sovieticus*. Les uns le considèrent comme une figure tragique, d'autres le traitent de *sovok*, de pauvre Soviet ringard. Il me semble que je connais cet homme, je le connais même très bien, nous avons vécu côte à côte pendant de nombreuses années. Lui – c'est moi. Ce sont les gens que je fréquente, mes amis, mes parents. J'ai voyagé à travers l'ex-Union soviétique pendant plusieurs années, parce que les *Homo sovieticus*, ce ne sont pas seulement les Russes, mais aussi les Biélorusses, les Turkmènes, les Ukrainiens, les Kazakhs... Maintenant, nous vivons dans des pays différents, nous parlons des langues différentes, mais on ne peut nous confondre avec personne. On nous reconnaît tout de suite! Nous, les gens du socialisme, nous sommes pareils à tous les autres, et nous ne sommes pas pareils, nous avons notre lexique à nous, nos propres conceptions du bien et du mal, des héros et des martyrs. Nous avons un rapport particulier à la mort. Dans les récits que je note reviennent constamment des mots qui blessent l'oreille, les mots "tirer", "fusiller", "liquider", "envoyer au poteau", ou encore des variantes soviétiques de la disparition, comme "arrestation", "dix ans sans droit de

correspondance¹”, “émigration”. Que peut bien valoir la vie humaine si nous songeons qu’il n’y a pas si longtemps, des millions de gens périssaient de mort violente ? Nous sommes remplis de haine et de préjugés. Nous venons tous de là-bas, de ce pays qui a connu le Goulag et une guerre effroyable. La collectivisation, la dékoulakisation, des déportations de peuples entiers...

C’était le socialisme, et c’était notre vie, tout simplement. À l’époque, nous n’en parlions pas beaucoup. Mais à présent que tout a changé de façon irréversible, cette vie qui était la nôtre intéresse tout le monde, peu importe comment elle était, c’était notre vie. J’écris, je ramasse brin par brin, miette par miette, l’histoire du socialisme “domestique”... “intérieur”. La façon dont il vivait dans l’âme des gens. C’est toujours cela qui m’attire, ce petit espace – l’être humain... Un être humain. En réalité, c’est là que tout se passe.

Pourquoi y a-t-il dans ce livre autant de récits de suicidés, et non de Soviétiques ordinaires, avec des vies soviétiques ordinaires ? Au bout du compte, on se suicide aussi par amour, par peur de vieillir, ou tout simplement comme ça, par curiosité, par désir de déchiffrer le secret de la mort... J’ai cherché ceux qui avaient totalement adhéré à l’idéal, qui l’avaient si bien intégré qu’il était impossible de le leur arracher : l’État était devenu leur univers, il leur tenait lieu de tout, il remplaçait même leur propre vie. Ils n’ont pas été capables de quitter la grande Histoire, de lui dire adieu, d’être heureux autrement. De plonger la tête la première... et de se perdre dans une existence privée, comme cela se passe aujourd’hui, à présent que ce qui était petit est devenu grand. Les gens ont envie de vivre, tout simplement, sans idéal sublime. C’est une chose qui ne s’était jamais produite en Russie, et on ne trouve pas cela non plus dans la littérature russe. Au fond, nous sommes des guerriers. Soit nous étions en guerre, soit nous nous préparions à la faire. Nous n’avons jamais vécu

1. Formule mensongère par laquelle l’administration informait les familles des condamnés du verdict prononcé, et qui signifiait en réalité que la personne avait été exécutée. *(Toutes les notes sont de la traductrice et de l’éditeur.)*

autrement. C'est de là que vient notre psychologie de militaires. Même en temps de paix, tout était comme à la guerre. On battait le tambour, on déployait le drapeau... Nos cœurs bondissaient dans nos poitrines... Les gens ne se rendaient pas compte de leur esclavage et même, ils l'aimaient, cet esclavage. Moi aussi, je m'en souviens : après la fin de l'école, toute notre classe avait l'intention d'aller défricher des terres vierges, nous méprisions ceux qui refusaient de le faire, nous regrettions, au point d'en pleurer, que la révolution, la guerre civile, tout cela ait eu lieu sans nous. Quand on regarde en arrière, on n'en revient pas : c'était vraiment nous? C'était vraiment moi? J'ai revécu ces souvenirs en même temps que mes personnages. L'un d'eux m'a dit : "Seul un Soviétique peut comprendre un Soviétique." Nous avons tous une seule et même mémoire communiste. Nous sommes des voisins de mémoire.

Mon père se rappelait que, pour sa part, il s'était mis à croire dans le communisme après le vol de Gagarine dans l'espace. Nous étions les premiers! Nous pouvions tout! C'est ainsi que ma mère et lui nous ont élevés. J'ai été octobriste, j'ai porté le badge avec le petit garçon frisé, j'ai été pionnière, komsomole¹. La désillusion est venue plus tard.

Après la perestroïka, tout le monde attendait l'ouverture des archives. On les a ouvertes. Et nous avons découvert une histoire qu'on nous avait cachée...

"Sur les cent millions de personnes qui peuplent la Russie soviétique, nous devons en entraîner derrière nous quatre-vingt-dix millions. Les autres, on ne peut pas discuter avec eux, il faut les anéantir." (Zinoviev, 1918.)

"Exécuter par pendaison (et obligatoirement par pendaison, afin que tout le monde le voie bien) au moins un millier de koulaks invétérés, de riches... Leur prendre tout leur blé, désigner des otages... Faire en sorte que le peuple voie cela à des centaines de verstes à la ronde et qu'il tremble..." (Lénine, 1918.)

1. Les octobristes, les pionniers et les komsomols étaient l'équivalent (communiste) des louveteaux et des scouts. Les komsomols étaient les membres des Jeunesses communistes.

“Moscou est littéralement en train de mourir de faim, avait dit le professeur Kouznetsov à Trotski. Ce n’est pas ça, la faim. Pendant que Titus faisait le siège de Jérusalem, les mères juives mangeaient leurs propres enfants. Quand j’aurai obligé vos mères à manger leurs enfants, alors vous pourrez venir me dire : « Nous avons faim. »” (Trotski, 1919.)

Les gens lisaient les journaux, les revues, et ils ne disaient rien. Une horreur insoutenable s’était abattue sur eux. Comment vivre avec ça? Beaucoup ont accueilli la vérité comme une ennemie. Et la liberté aussi. “Nous ne connaissons pas notre pays. Nous ne savons pas à quoi pensent la majorité des gens, nous les voyons, nous les croisons tous les jours, mais à quoi ils pensent, ce qu’ils veulent, nous n’en savons rien. Et pourtant nous nous permettons de leur faire la leçon. Nous n’allons pas tarder à tout savoir, et nous serons saisis d’horreur”, disait un de mes amis avec lequel je passais souvent la soirée à bavarder dans ma cuisine. J’avais des discussions avec lui. C’était en 1991... Une époque heureuse! On croyait que la liberté allait commencer le lendemain, littéralement le lendemain. À partir de rien, à partir de nos désirs.

Dans les *Carnets de notes* de Chalamov, on trouve cette phrase : “J’ai participé à une grande bataille perdue pour un renouvellement effectif de la vie.” Cela a été écrit par un homme qui avait passé dix-sept ans dans les camps staliniens. La nostalgie de l’idéal était toujours là... Je répartirais les Soviétiques en quatre générations : celle de Staline, celle de Khrouchtchev, celle de Brejnev, et celle de Gorbatchev. Je fais partie de la dernière. Il nous a été plus facile d’accepter l’effondrement de l’idée communiste parce que nous n’avons pas vécu en un temps où cette idée était jeune et forte, auréolée de la magie pas encore dissipée d’un romantisme désastreux et d’espoirs utopiques. Nous avons grandi sous le règne des vieillards du Kremlin. À une époque végétarienne et tempérée¹. Les océans de sang versés par le communisme étaient déjà oubliés. L’emphase sévissait toujours, mais on savait désormais qu’il était impossible de donner vie à une utopie.

1. Expression attribuée au poète Anna Akhmatova (1889-1966), caractérisant les années qui ont précédé et suivi les sommets de la Terreur stalinienne (qualifiées, elles, de “carnivores”, ou de “cannibales”).

C'était pendant la première guerre de Tchétchénie... Dans une gare, à Moscou, j'ai rencontré une femme qui venait de la région de Tambov. Elle se rendait en Tchétchénie pour aller chercher son fils à la guerre. "Je ne veux pas qu'il meure. Je ne veux pas qu'il tue." Son âme n'était déjà plus sous l'emprise de l'État. C'était une femme libre. Les gens comme elle étaient peu nombreux. Il y en avait bien davantage qui étaient agacés par la liberté : "J'ai acheté trois journaux, et chacun raconte sa vérité. Alors où est la vraie vérité? Avant, le matin, on lisait la *Pravda*, et on savait tout. On comprenait tout." Les gens anesthésiés par l'idée émergeaient lentement de leur léthargie. Si j'abordais le thème du repentir, on me répondait : "De quoi devrais-je me repentir?" Chacun se sentait victime, mais pas complice. L'un disait : "Moi aussi, j'ai été en camp!", un autre : "J'ai fait la guerre", un troisième : "J'ai reconstruit ma ville en ruine, j'ai trimbalé des briques nuit et jour..." C'était totalement inattendu : ils étaient tous ivres de liberté, mais ils n'étaient pas préparés à la liberté. Où était-elle, cette liberté? Uniquement dans les cuisines où, par habitude, on continuait à dire du mal du pouvoir. On s'en prenait à Eltsine et à Gorbatchev. À Eltsine, parce qu'il avait trahi la Russie. Et Gorbatchev? Lui, c'était parce qu'il avait tout trahi. Tout le xx^e siècle. Chez nous aussi, maintenant, cela allait être comme chez les autres. Comme chez tout le monde. On pensait que cette fois, cela allait marcher.

La Russie changeait et se détestait d'être en train de changer. "Le Mongol inerte", comme disait Marx.

La civilisation soviétique... Je me dépêche de consigner ses traces. Des visages que je connais bien. Je pose des questions non sur le socialisme, mais sur l'amour, la jalousie, l'enfance, la vieillesse. Sur la musique, les danses, les coupes de cheveux. Sur les milliers de détails d'une vie qui a disparu. C'est la seule façon d'insérer la catastrophe dans un cadre familial et d'essayer de raconter quelque chose. De deviner quelque chose. Je n'en finis pas de m'étonner de voir à quel point une vie humaine ordinaire est passionnante. Une quantité infinie de vérités humaines... L'histoire ne s'intéresse qu'aux faits, les émotions, elles, restent toujours en marge. Ce n'est pas l'usage de les laisser entrer dans

l'histoire. Moi, je regarde le monde avec les yeux d'une littéraire et non d'une historienne. Je suis étonnée par l'être humain...

Mon père n'est plus là. Et je ne peux terminer une conversation que j'ai eue avec lui... Il m'avait dit que pour eux, mourir à la guerre était plus facile que pour les jeunes gens peu aguerris qui se font aujourd'hui tuer en Tchétchénie. Dans les années 1940, ils sortaient d'un enfer pour entrer dans un autre. Avant la guerre, il avait fait ses études à Minsk, dans un institut de journalisme. Il se souvenait que souvent, lorsqu'ils revenaient de vacances, ils ne trouvaient pas un seul des professeurs qu'ils connaissaient. Tous avaient été arrêtés. Ils ne comprenaient pas ce qui se passait, mais ils avaient peur. Aussi peur qu'à la guerre.

Je n'ai pas eu beaucoup de conversations à cœur ouvert avec mon père. Il me plaignait. Et moi, est-ce que je le plaignais? Il m'est difficile de répondre à cette question... Nous étions sans pitié pour nos parents. Il nous semblait que la liberté, c'était très simple. Au bout d'un temps assez court, nous avons nous-mêmes plié l'échine sous son fardeau, parce que personne ne nous a enseigné la liberté. On nous a seulement appris à mourir pour elle.

Alors la voilà, cette liberté! Nous attendions-nous à ce qu'elle soit comme ça? Nous étions prêts à mourir pour nos idéaux. À nous battre pour eux. Mais c'est une vie "à la Tchekhov" qui a commencé. Sans histoire. Toutes les valeurs se sont effondrées, sauf celles de la vie. De la vie en général. Les nouveaux rêves, c'est de se construire une maison, de s'acheter une belle voiture, de planter des groseilliers... Il s'est avéré que la liberté était la réhabilitation de cet esprit petit-bourgeois que l'on avait l'habitude d'entendre dénigrer en Russie. La liberté de Sa Majesté la Consommation. L'immensité des ténèbres. Des ténèbres remplies d'une foule de désirs, d'instincts – d'une vie humaine secrète dont nous n'avions qu'une idée approximative. Nous avons passé toute notre histoire à survivre, et non à vivre. Désormais, l'expérience de la guerre ne servait plus à rien, il fallait l'oublier. Des milliers de nouvelles émotions, de nouveaux états d'âme, de nouvelles réactions... Brusquement, tout a changé autour de nous : les enseignes, les objets, l'argent, le drapeau... Et l'homme lui-même. Il est devenu plus coloré, plus isolé, on a fait exploser un monolithe, et la vie

s'est éparpillée en petits îlots, en atomes, en cellules. Comme dit Dalh¹ : "la liberté du bon plaisir", "cette chère petite liberté adorée"... Les grands espaces. Le Mal suprême s'est transformé en une légende lointaine, en un thriller politique. Personne ne parlait plus d'idéal, on parlait de crédits, de pourcentages, de traites, on ne travaillait plus pour vivre, mais pour "faire" de l'argent, pour en "gagner". Cela va-t-il durer longtemps? "L'iniquité de l'argent est inextirpable de l'âme russe", a écrit Tsvétaïeva. Mais on dirait que les personnages d'Ostrovski et de Saltykov-Chtchédrine² sont revenus à la vie et se promènent dans nos rues.

J'ai demandé à tous les gens que j'ai rencontrés : "C'est quoi, la liberté?" Les parents et les enfants donnaient des réponses différentes. Ceux qui sont nés en URSS et ceux qui sont nés après l'URSS ne partagent pas la même expérience. Ils viennent de planètes différentes.

Les parents : la liberté, c'est l'absence de peur ; les trois journées du mois d'août pendant lesquelles nous avons vaincu le putsch ; une personne qui choisit dans un magasin parmi une centaine de sortes de saucissons est plus libre que celle qui choisit parmi une dizaine ; c'est n'avoir jamais connu les verges, mais nous ne vivons pas assez longtemps pour voir des générations comme ça, les Russes ne comprennent pas la liberté, ce qu'il leur faut, c'est un cosaque et un fouet.

Les enfants : la liberté, c'est l'amour ; la liberté intérieure est une valeur absolue ; c'est quand on n'a pas peur de ses propres désirs, c'est posséder beaucoup d'argent, comme ça on a tout ; c'est quand on peut vivre sans penser à la liberté. La liberté, c'est quelque chose de normal.

Je suis à la recherche d'une langue. Les hommes ont beaucoup de langues : celle dans laquelle on parle aux enfants, celle dans laquelle

1. Vladimir Dalh (1801-1872). Auteur d'un des plus grands dictionnaires de la langue russe, il a également rassemblé des dictons, des proverbes, des expressions populaires.
2. Alexandre Ostrovski (1823-1886), dramaturge qui a souvent représenté dans ses pièces la petite-bourgeoisie russe. Mikhaïl Saltykov-Chtchédrine (1826-1889), écrivain et satiriste qui s'en est aussi pris à certains aspects de la société russe, entre autres à la bourgeoisie et à la bureaucratie provinciales. Ses romans les plus célèbres sont *Histoire d'une ville* et *La Famille Golovliev*.

on parle d'amour... Et puis la langue dans laquelle nous nous parlons à nous-mêmes, dans laquelle nous tenons des conversations intérieures. Dans la rue, au travail, en voyage – partout, on entend autre chose, ce ne sont pas seulement les mots qui changent, c'est aussi quelque chose d'autre. Même le matin et le soir, un homme ne parle pas la même langue. Quant à ce qui se passe la nuit entre deux personnes, cela disparaît complètement de l'histoire. Nous avons affaire uniquement à l'histoire des hommes diurnes. Le suicide, c'est un thème nocturne, l'homme se trouve alors à la frontière de l'être et du néant. D'un état de rêve. Je veux comprendre cela avec la précision méticuleuse d'un homme diurne. On m'a dit : “Vous n'avez pas peur que cela vous plaise?”

Nous roulons à travers la région de Smolensk. Dans un village, nous nous arrêtons près d'un magasin. Comme les visages sont familiers (j'ai grandi moi-même à la campagne), de beaux visages, magnifiques, et comme la vie autour est dégradante et misérable! Nous avons bavardé. “La liberté? Venez donc faire un tour dans notre magasin : il y a de la vodka, tout ce que vous voudrez – de la Standart, de la Gorbatchev, de la Poutinka... Des tonnes de saucissons, et du fromage, du poisson. Il y a même des bananes. De quelle autre liberté on a besoin? Celle-là nous suffit! – Et la terre, on vous l'a donnée? – Qui est-ce qui va se crever le cul à la cultiver? Ceux qui en veulent n'ont qu'à la prendre. Chez nous, y a que Vasska Kroutoï qui en a voulu. Son petit dernier a huit ans, il marche derrière la charrue avec son père. Si on bosse pour lui, pas question de se mettre quelque chose dans la poche ou de faire un petit somme! C'est un vrai fasciste!”

Chez Dostoïevski, dans la “Légende du Grand Inquisiteur”¹, il y a une discussion sur la liberté. Sur le fait que le chemin vers la liberté est difficile, douloureux, tragique... “À quoi bon cette satanée connaissance du bien et du mal quand ça coûte aussi cher?” L'homme doit tout le temps choisir : la liberté, ou la prospérité et une vie bien organisée, la liberté avec les souffrances, ou le bonheur sans liberté. Et la plupart des hommes prennent la seconde voie.

1. Dans son roman *Les Frères Karamazov*.

Le Grand Inquisiteur dit au Christ redescendu sur terre :

“Pourquoi es-Tu venu nous déranger? Car Tu es venu nous déranger, et Tu le sais bien.”

“En l’estimant autant [l’homme], Tu as agi comme si Tu avais cessé de compatir à ses souffrances, car Tu as trop exigé de lui... En l’estimant moins, Tu aurais moins exigé de lui, et cela aurait été plus proche de l’amour, car son fardeau aurait été plus léger. Il est faible et vil... En quoi une âme faible est-elle coupable de ne pas avoir la force de contenir des dons aussi terribles?”

“L’homme resté libre n’a pas de préoccupation plus constante ni plus torturante que de trouver au plus vite quelqu’un devant qui s’incliner [...] et à qui remettre ce don de la liberté avec lequel cette malheureuse créature vient au monde...”

Dans les années 1990... Oui, nous étions heureux, et nous ne retrouverons plus cette naïveté qui était la nôtre alors. Il nous semblait que le choix était fait, que le communisme avait à jamais perdu la partie. Mais tout ne faisait que commencer...

Vingt ans ont passé... “Arrêtez de nous faire peur avec le socialisme!” disent les enfants à leurs parents.

Un professeur d’université que je connais m’a raconté : “À la fin des années 1990, cela faisait rire les étudiants quand j’évoquais l’Union soviétique, ils étaient sûrs qu’un avenir nouveau s’ouvrait devant eux. Maintenant, ce n’est plus comme ça... Les étudiants d’aujourd’hui ont déjà appris ce qu’est le capitalisme, ils l’ont ressenti en profondeur – les inégalités, la pauvreté, la richesse arrogante. Ils ont sous leurs yeux la vie de leurs parents auxquels le pillage du pays n’a rien rapporté. Et ils ont des opinions radicales. Ils rêvent de faire leur révolution à eux. Ils portent des tee-shirts rouges avec des portraits de Lénine et de Che Guevara.”

On voit apparaître dans la société une forte demande pour tout ce qui concerne l’Union soviétique. Pour le culte de Staline. La moitié des jeunes de dix-neuf à trente ans considèrent Staline comme “un très grand homme politique”. Un nouveau culte de Staline dans un pays où Staline a exterminé au moins autant de gens que Hitler?!! Tout ce qui est soviétique revient à la mode. Il y a, par exemple, des “cafés soviétiques”, avec des noms soviétiques et des plats soviétiques. Des “chocolats

soviétiques”, du “saucisson soviétique”, avec une odeur et un goût qui nous sont familiers depuis l’enfance. Et bien entendu, de la “vodka soviétique”. Il y a des dizaines d’émissions à la télévision, et des dizaines de sites nostalgiques “soviétiques” sur internet. On peut aller faire du tourisme dans les camps staliniens, sur les îles Solovki, à Magadan. Des publicités promettent que, pour mieux vous mettre dans le bain, on vous donnera une tenue de prisonnier et un pic. On vous montrera des baraques remises à neuf. Et à la fin, on vous organisera une partie de pêche...

On voit ressurgir des idées démodées : celles de “notre grand empire”, d’une “main de fer”, de la “spécificité de la voie russe”... On a rétabli l’hymne soviétique, nous avons des komsomols, seulement maintenant, ils s’appellent *Nachi* (“Les Nôtres”), il y a le Parti du pouvoir, qui est une copie du Parti communiste. Le président a autant de pouvoir qu’un secrétaire général. Un pouvoir absolu. Et au lieu du marxisme-léninisme, nous avons l’orthodoxie...

Avant la révolution de 1917, Alexandre Grine avait écrit : “On dirait que l’avenir a cessé d’occuper la place qui lui revient.” Cent ans ont passé, et voilà que de nouveau l’avenir n’est plus à sa place. Nous sommes entrés dans une époque “de seconde main”.

Une barricade est un endroit dangereux pour un artiste. Un piège. Sur les barricades, on a la vue qui se brouille, la pupille qui rétrécit, et le monde perd ses couleurs. De là-haut, il est en noir et blanc. Depuis une barricade, on ne distingue plus l’être humain, on voit juste un point noir, une cible. J’ai passé toute mon existence sur les barricades, je voudrais en descendre. Apprendre à profiter de la vie. Retrouver une vision normale. Mais il y a de nouveau des dizaines de milliers de gens qui descendent dans la rue. Qui se prennent par la main. Ils ont des rubans blancs sur leurs vestes. Un symbole de renaissance. De lumière. Et je suis avec eux.

J’ai croisé dans la rue des jeunes vêtus de tee-shirts avec la faucille et le marteau, et le portrait de Lénine. Savent-ils ce que c’est que le communisme ?